

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

GADAMER, Hans-Georg, *Philosophie de la santé*

par Jacques Quintin

*Laval théologique et philosophique*, vol. 56, n° 1, 2000, p. 196-197.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/401287ar>

DOI: 10.7202/401287ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

Hans-Georg GADAMER, **Philosophie de la santé**. Traduction par Marianne Dautré. Paris, Grasset-Mollat, 1998, 192 p.

Voici la traduction d'un ouvrage de Gadamer intitulé : *Über die Verborgenheit der Gesundheit*<sup>1</sup>. Le caractère caché de la santé marque le fait que la santé se retire dans sa propre manifestation, de sorte qu'elle échappe à l'objectivité, plus précisément à la vue objectivante du discours scientifique. Donc traduire « le caractère caché » par « philosophie » c'est laisser dans l'ombre toute la portée du titre. En plus, c'est aussi entraîner le lecteur sur une mauvaise piste dans la mesure où le risque de rattacher à « philosophie » une connotation métaphysique est très grande. Penser la santé selon une essence qui se tiendrait cachée, et que la philosophie tenterait de découvrir, c'est aller à l'encontre de l'esprit herméneutique qui est celui de Gadamer. Mais si l'on doit réfléchir à la philosophie de la santé en respectant la pensée de Gadamer, il faut comprendre le concept de santé comme ce qui contraint à l'interprétation, au dialogue et à l'écoute.

Alors, la philosophie de la santé s'entend de deux manières selon qu'on conçoit le génitif de façon subjective ou de façon objective. Avec le génitif objectif la philosophie se présente comme l'étude de la santé, tandis qu'avec le génitif subjectif, la philosophie s'entend comme la sagesse qu'on acquiert au contact de la santé. Donc, dans la première perspective, la santé se présente comme un objet d'étude et, dans la deuxième perspective, comme un sujet qui nous parle, de sorte que la santé n'est pas un objet qu'on connaît, à partir d'une méthode, mais une expérience qui nous fonde et qui dissout nos limites. À cet égard, la traduction du titre original par « Philosophie de la santé » paraît justifiée dans la mesure où elle respecte le jeu dialectique des partenaires que Gadamer met en scène.

La santé, c'est une expérience d'équilibre (*equilibrium*). À partir de cette expérience (la maladie est aussi une expérience), Gadamer conçoit la maladie comme une expérience de manque d'équilibre, que ce soit à l'intérieur de notre organisme ou entre nous et notre environnement. Ainsi la santé devient une expérience d'intégration à une totalité fragile toujours soumise au risque du déséquilibre et de la désintégration, car il faut savoir que cette totalité est toujours en mouvement. L'expérience de l'équilibre ou de la totalité en mouvement est un processus continu et dynamique. La santé n'a rien d'un état stable, par conséquent elle ne peut pas être produite par une volonté ou être un produit de consommation. En écho avec le concept de *Gestell* de Heidegger, nous ne pouvons pas obtenir une relation technique avec la santé. La santé n'est pas un objet produit, mais un événement. Dès lors, le travail du médecin n'est pas de produire la santé, mais de mettre en place les conditions qui permettront la mise en œuvre de la santé, en considérant le contexte du patient et son caractère d'être singulier, en développant une attitude d'écoute et de dialogue avec le patient et en établissant avec lui une relation de soin, et non de prescription.

Il y a une portée éthique de la santé. La science médicale se limite elle-même à partir de l'art médical. Le médecin ne peut pas construire la santé. Il peut seulement prêter son assistance de sorte que la nature s'aide elle-même. C'est aussi aider le patient à se joindre au processus de la guérison<sup>2</sup>.

Si ce livre de Gadamer n'augmente pas notre connaissance objective de la santé, il suscite néanmoins une grande réflexivité. Ce qui est congruent avec la pensée de Gadamer, c'est-à-dire

- 
1. H.G. GADAMER, *Über die Verborgenheit der Gesundheit, Aufsätze und Vorträge*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1993.
  2. Cf. H.G. GADAMER, « The University of Heidelberg and the Birth of Modern Science », dans *Education, Poetry, and History*, Albany, SUNY Press, 1992, p. 42.

appliquer à la santé comme à l'art, à la beauté, à l'histoire, au langage, une méthode de compréhension non réductrice pour laisser la parole à autrui, en l'occurrence la santé elle-même.

Jacques QUINTIN  
*Université de Sherbrooke*

Éric GAZIAUX, **L'Autonomie en morale : au croisement de la philosophie et de la théologie.**

Leuven, Leuven University Press ; Leuven, Uitgeverij Peeters (coll. « Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium », CXXXVIII), 1998, XVI-768 p.

Le but de cet ouvrage est d'éclairer le concept kantien d'autonomie, de considérer les « possibilités d'articulation avec le discours théologique et d'élaborer un essai de morale fondamentale articulé sur la notion d'autonomie » (p. 1). L'étude est centrée sur trois modèles : Kant, et deux théologiens du xx<sup>e</sup> siècle, soit T. Steinbüchel (1888-1949) et Alfons Auer (né en 1915), qui ont tous deux enseigné à Tübingen. Le choix de ces deux auteurs contemporains (dont la pensée est reflétée dans les deuxième et troisième parties), s'il n'apparaît pas tout à fait arbitraire, n'est pas explicité comme il aurait dû l'être. Bien d'autres penseurs auraient pu être comparés à Kant, dans la perspective d'une poursuite de son œuvre. Dans cet ouvrage, il s'agit, entre autres, de savoir si le concept de théonomie est possible à partir de Kant ou si la détermination de Dieu relève de l'hétéronomie chez Kant (p. 9). Sans le mentionner, l'auteur de l'ouvrage semble assez fortement influencé par la pensée de Paul Ricœur.

Toute la première partie du livre traite de l'autonomie dans la pensée kantienne. Recherche très fouillée qui, cependant, donne lieu à de très nombreuses répétitions, de sorte que le lecteur en arrive à se demander, à la fin de sa lecture, si l'ouvrage n'aurait pas dû être amputé à tout le moins du tiers de son ampleur. Ces répétitions inutiles sont particulièrement nombreuses dans cette première partie sur Kant. L'auteur ne mentionne pas non plus suffisamment le danger que l'autonomie représente pour l'anthropocentrisme, contre lequel surtout Nietzsche, mais aussi Heidegger dans une certaine mesure, ont toujours lutté (p. 68-69). La dernière partie de l'ouvrage traite de l'approche philosophique et théologique de l'autonomie, et constitue la section la plus réussie. Cependant, il faut noter l'absence de la philosophie existentielle/existential. L'ouvrage fait très peu de cas de Kierkegaard, Jaspers, Nietzsche et Heidegger, et passe totalement sous silence Camus, Marcel, mais surtout Sartre. Cette absence m'apparaît la faiblesse la plus importante de cette dernière partie, par ailleurs globalement bien réussie.

Michel DION  
*Université de Sherbrooke*

Jean-François de RAYMOND, **Pierre Chanut, ami de Descartes. Un diplomate philosophe.** Paris, Beauchesne éditeur (coll. « Bibliothèque des Archives de philosophie »), 1999, 252 p.

Figure remarquable de la vie intellectuelle et politique de la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, Pierre Chanut, diplomate auvergnat, ami de Descartes et proche de la reine Christine de Suède, avec lesquels il constitua un trio philosophique, fut considéré comme « un des plus grands politiques et des plus honnêtes hommes » de son siècle.

Cet esprit cultivé qui était en relation avec les milieux scientifiques, philosophiques et littéraires avait été remarqué par Richelieu puis nommé par Mazarin Résident auprès de la reine Christine. Par sa compétence et ses qualités intellectuelles et spirituelles, il se fit apprécier de la jeune reine